

UN PÈLERINAGE A L'ILE-AUX-COUDRES

CHAPITRE TROISIÈME (Suite)

La Baie-Saint-Paul et ses tempêtes—Le Cap Maillard.

IV

Admirez avec moi l'élatante verdure de ces arbres qui s'élèvent en épaisses futaies de chaque côté du chemin. Elles sont coupées là et là par de larges clairières ouvertes à la charrue. Les moissons qui les recouvrent sont loin d'être aussi abondantes qu'autrefois. Elles accusent une culture inintelligente et routinière.

La rareté des engrâis, comme nous l'avons déjà remarqué, est une des grandes causes de cet épuisement : on tâche d'y suppléer en utilisant les varechs et les goémon qui croissent sur les crans et les roches perdues des grèves. Un bon système d'assèlement ramènerait en peu d'années la fertilité sur ces terres, dont Jacques Cartier avait jadis admiré l'excellente qualité.

Un quart de l'Île-aux-Coudres à peu près est encore en forêts, ou pour me servir de l'expression populaire, est encore en bois debout. On y compte douze érablières. La coupe des arbres s'y fait avec réserve, dans la crainte d'épuiser le bois de chauffage qu'il faudrait aller chercher au loin, non sans difficulté.

Au centre de l'Île s'étend une vaste savane, le reste des terres est défriché et livré à la culture.

D'après le dernier recensement ecclésiastique fait par M. l'abbé Pelletier, curé de la paroisse, la population s'élève à sept cent cinquante âmes environ, sur lesquelles on compte cinq cent dix communians.

—Nous allons avoir de l'orage pas plus tard que demain, dit Ulric Bouchard, en examinant l'horizon du côté de la Baie Saint Paul. Ces nuages qui montent en éventail dans le ciel, au-dessus des montagnes du nord, n'annoncent rien de bon. Tout de même, monsieur le Curé, c'est une chose curieuse et pas aisée à expliquer pour nous autres, comme presque toutes les tempêtes nous arrivent de la Baie Saint Paul. Si nous avons un gros coup de vent, une tempête de grêle, une averse de pluie avec des éclairs et du tonnerre, tout cela nous tombe sur le dos des hauteurs de la Baie. On dirait qu'il y a quelque mauvais génie, caché en arrière de ces montagnes, qui a contre nous une vieille rançune. C'est comme si les démons, réfugiés là-bas, étaient enragés contre l'Île-aux-Coudres, parce qu'elle est une terre sainte ; parce que c'est d'ici qu'ils ont été chassés, en premier, quand notre Seigneur Jésus-Christ est venu y descendre pour la première messe.

Ça me rappelle cette histoire de l'Évangile, quand Notre Seigneur chassa les vendeurs du temple. Il a fait de l'Île son temple quand il y est venu dans la Sainte Eucharistie. Il en a chassé à coups de verges tous les démons qui s'y trouvaient rassemblés et qui avant ce temps-là étaient maîtres de tout le pays. On dirait qu'ils se sont tous jetés à l'eau du côté de la Baie, comme ces pourceaux possédés du diable, dont il est encore parlé dans l'Évangile, et qu'ils sont allés se réfugier en arrière des montagnes du nord. De là, ils nous lancent leurs malédictions, et se revengent de leur exil en ramassant contre nous les nuages, le vent, la grêle, le tonnerre, les éclairs. Ils secouent les montagnes par les tremblements de terre ; et je crois qu'ils nous détruirent et renverseraient notre île au fond de la mer, si l'ange gardien de l'Île-aux-Coudres ne les retenait enchaînés dans leurs cavernes. Qu'en pensez-vous, monsieur le Curé ?

—Ce que j'en pense, mon brave Ulric, c'est que vous êtes un homme de foi ; et que vous n'êtes pas de ceux qui s'imaginent qu'après que le bon Dieu eût fini de créer le monde, il s'est croisé les bras et ne s'est plus occupé de nous. Il ne tombe pas un cheveu de notre tête sans sa permission, nous assure-t-il lui-même. Il maîtrise et déchaîne les éléments à son gré,

et il les fait servir à notre prospérité ou à notre châtiment, selon nos œuvres.

J'aurais pu compléter ma pensée en citant les beaux vers de Racine :

“ Celui qui met un frein à la fureur des flots,
Sait aussi des démons arrêter les complots.”

Mais Ulric Bouchard m'aurait répondu que je lui parlais *dans les termes*.

Si je n'avais craint de le scandaliser, j'aurais pu ajouter que je différais d'opinion avec lui sur l'exil des démons hors de l'Île-aux-Coudres. S'ils en ont été chassés du temps de Jacques Cartier, lui auraïs-je dit, ils sont tous revenus à la suite des premiers colons, mais depuis ce temps ils ont été métamorphosés en myriades de petits insectes malfaits qui infestent l'Île et que le commun des mortels désigne sous le nom vulgaire de *pucos*. Ils ont envahi les maisons et surtout les lits où ils se tiennent cachés, sinon pour l'épreuve des insulaires, qui sont endurcis contre leurs tentations, du moins pour le désespoir des voyageurs. Le fait est que le sable du rivage de l'Île-aux-Coudres les engendre avec une désolante fécondité.

Je ne dis rien de cela à mon ami Ulric : je me contentai de penser à part moi que l'observation dont il me rendait compte à sa manière, n'en était pas moins exacte.

L'embouchure de la Baie Saint Paul ressemble réellement à l'antre d'Eole. C'est un réservoir inépuisable de tempêtes.

Quant à trouver l'explication de ce phénomène, il n'est guère besoin d'aller chercher au loin : une simple inspection des lieux, un coup-d'œil jeté sur leur configuration en rendent la cause évidente.

Cette immense crevasse, ouverte dans les Laurentides, forme une coulée profonde par où descendent et s'échappent naturellement les vents et les nuages qui se déchargent sur l'Île-aux-Coudres. Cette île qui surgit des eaux, juste à l'entrée de cette gorge, semble placée là tout exprès pour les recevoir.

V

La Baie Saint Paul qui paraît-être un terrain volcanique, est le centre des tremblements de terre, dont les secousses sont devenues périodiques depuis une quinzaine d'années. Les gens de la côte du Sud, aussi bien que ceux de l'Île-aux-Coudres, ont observé que ces secousses et le bruit qui les accompagne, viennent toujours dans la direction de la Baie. La commotion de 1860 a été assez forte pour renverser une maison de pierre à deux étages qui s'élevait à quelques pas du quai des Eboulements, que nous distinguons parfaitement d'ici.

Ce tremblement de terre n'a guère été moins violent sur la côte du sud. L'église de Saint-Pascal en a été tellement ébranlée que le mur du portail s'est l'écroulé en plusieurs endroits, et qu'il a nécessité des réparations considérables. A la Rivière-Ouelle, sur tout le parcours de cette rivière qui coule dans un terrain d'alluvion souple et mou, pas une cheminée n'est restée intacte. Elles ont toutes été rasées à la hauteur des toits ; quelques-unes même se sont écroulées jusqu'au niveau du sol. La croix du clocher de l'église, dont la tige était en fer battu, de plus d'un pouce de diamètre, s'est rompue comme un verre, et est allée tomber dans le cimetière.

Tout en continuant notre route, jetons encore une fois un regard en arrière sur les *Cîpes Raides* qui froncent le sourcil au-dessus du feuillage de l'Île. Vue de la rive méridionale du fleuve, la longue chaîne des Laurentides paraît suivre une même direction du nord-est au sud-ouest : mais regardée des hauteurs de l'Île-aux-Coudres, la scène prend un aspect inattendu. En sortant de la Baie, les *Cîpes Raides* se dirigent en plein vers le sud, et ne se détournent qu'au-delà du Cap de la Baie pour suivre leur ligne primitive.

Nous apercevons encore là-bas, au-delà de la petite rivière Saint-François, le Cap Maillard. La piété reconnaissante du peuple a attaché à ce promontoire le nom de ce vénérable prêtre des Missions étrangères de Paris. Depuis longtemps, l'oubli s'est fait autour de la mémoire de cet apôtre, qui a appuyé son bâton de missionnaire sur toutes ces plages, où son passage périodique était accueilli avec des larmes

de joie et de bénédiction. Mais si son nom n'est guère plus prononcé ici que pour indiquer le Cap Maillard, son souvenir est encore vivace en plus d'un endroit du Golfe, et surtout parmi les peuplades micmacs, au milieu desquelles il a passé une grande partie de sa vie.

Voici ce que m'en écrivait M. Epiphane Lapointe, le 25 février 1862 : “ Le Cap Maillard tient son nom du Révérend Père Maillard, apôtre du Cap Breton, que les sauvages du lieu vénérent encore aujourd'hui. En 1845, j'ai servi la messe qu'ils célébrent tous les ans à sa mémoire, à la mission Sainte-Anne, sur le Cap Bras d'Or, au milieu de l'Île du Cap Breton.”

CHAPITRE QUATRIÈME

L'abbé Godefroy Tremblay.—Pressentiment.—Havre de Jacques Cartier.—La première messe au Canada.—Le Grand-Vicaire Mailoux.

I

Quelle est donc cette jolie résidence qui se dessine sur notre droite, à quelques pas en avant de nous ? Construite avec élégance et peinte avec goût, elle est encadrée d'arbres forestiers et adossée à une colline qui monte en pente douce et légèrement ondulée. A la base et sur le penchement de ce coteau s'échelonne un magnifique verger, dont les pommiers grands et vigoureux sont chargés de fruits qui font envie à voir. Les nuances d'écarlate et d'émeraude qu'ils étaient au soleil ont dû tenter les regards et la main de plus d'un gamin du voisinage.

Tous ces arbres, dont les produits rivalisent avec ce que nos meilleurs vergers rapportent de plus exquis, ont été plantés, arrosés, taillés, cultivés par la main du vénérable solitaire qui habite ce domaine.

M. l'abbé Godefroy Tremblay est un des vétérans du sanctuaire, chargé d'années, de mérites et d'infirmités, qui vit ici retiré depuis 1855. Natif de l'Île-aux-Coudres, il termine sa carrière là où il l'a commencée : il est devenu l'héritier de la terre paternelle et de la demeure de son frère ainé, qu'un triste accident lui a enlevé dans la force de l'âge. Son père, François Tremblay, était un brave habitant de Pendroit, qui avait épousé Marie-Josephine Bouchard, alliée à la famille de notre ami Ulric. Après avoir été successivement vicaire à la Malbaie, à l'Ange-Gardien, à la Rivière-Ouelle, M. l'abbé Tremblay fut nommé curé à Sainte-Agnès, l'une des paroisses de la côte du nord, située non loin d'ici, en arrière de la Malbaie. Souffrant depuis des années d'une affection d'asthme, qui ne lui laisse de repos ni jour ni nuit, il s'est vu obligé de se retirer du saint ministère, et il attend ici, depuis vingt ans, dans le calme et le recueillement de la solitude, l'heure de cette juste récompense que le Seigneur promet au serviteur bon et fidèle.

Il y aurait bien des choses à dire sur cette carrière sacerdotale, féconde en bonnes œuvres, accomplies sous le regard de Dieu seul ; mais la modestie, l'humilité craintive du pieux solitaire seraient alarmées si nous osions lever un coin du voile qui cache ces trésors.

Si j'avais à peindre la figure d'un anachorète des anciens jours, d'un solitaire de la Thébaïde, je n'irais pas chercher d'autre modèle que les traits de ce vénérable septuagénaire, desséchés par les ans et par les infirmités, illuminés d'un rayon de la prière et du reflet des choses invisibles.

Sa présence dans l'île est une bénédiction pour les familles et la plus douce compagnie de son curé, qui apprécie d'autant plus sa société qu'elle lui épargne une des plus pénibles épreuves de ses prédécesseurs : l'isolement de ses confrères.

Les souffrances incessantes de sa maladie, de la longue mort de sa vie qui n'est qu'une agonie de chaque jour et de chaque nuit, n'ont point altéré la sérénité de son âme. Sa conversation enjouée, assaisonnée du vieux sel gaulois, est toujours aimable et attrayante. Comme tous les vieillards, il aime les choses du passé et il se plaît à les raconter. La douce surprise de notre visite s'exprime sur ses traits par une joie enfantine. Il nous fait les honneurs de

son domaine avec une grâce et une bonhomie qui ne sont plus de notre temps : il nous étaie les richesses simples et rustiques de sa chapelle intérieure, où il a le privilège de célébrer chaque jour les saints mystères. Il nous promène à travers les allées ombreuses de son verger, et il nous raconterait, si nous en avions le temps, l'histoire de chacun de ses pommiers, qui sont l'orgueil unique et la distraction de sa vie.

II

En nous disant les mutations du bien paternel, il nous cite un exemple du phénomène singulier des pressentiments. Son frère ainé, qui était avant lui l'héritier de ce bien et le propriétaire de cette même maison, était appelé chaque année à Québec pour la gestion de ses affaires. Aucun incident ne marquait d'ordinaire son départ pour ces courtes absences, auxquelles il était habitué et qui ne faisaient sur lui aucune impression. Mais au moment de partir pour le voyage fatal durant lequel il devait trouver une mort prématurée, il eut le clair pressentiment du sort qui le menaçait. Ce voyage lui inspirait une répugnance invincible ; il ne pouvait se décider à partir. Chacun remarqua sa tristesse et ses anxiétés ; il ne put s'empêcher de verser des larmes en franchissant le seuil de la maison où il ne devait plus rentrer. A chaque pas, il se retournait pour la regarder, et au moment où il allait la voir disparaître derrière le rideau du bois, il s'arrêta, se retourna et jeta sur elle un dernier regard d'adieu en essuyant ses larmes et en disant à ses compagnons de voyage qu'il ne la reverrait plus.

Quelques jours plus tard, étant à Québec, il voulut aller rejoindre, en chaloupe, la goélette qui était mouillée à l'ancre, à quelques encablures d'un des quais du Palais. L'imprudence et la gaucherie de son compagnon firent chavirer l'embarcation et il se noya en quelques instants.

Notre bon vieillard ne veut pas nous laisser partir sans nous faire admirer la beauté du site qu'il occupe au bord de la falaise boisée, d'où il contemple à chaque heure du jour les merveilles de la création. C'est ici sur ce gradin inspiré qu'il vient, durant les beaux jours, réciter son breviaire et qu'il mêle la voix de sa prière à celle des grandes eaux qui battent à ses pieds, à celles des hautes montagnes qui grandissent au dessus de sa tête. C'est ici qu'il répète ce verset du psalmiste : *Le Seigneur est admirable dans les élévarions de la mer, admirable dans les hauteurs des montagnes.*

III

Il faut nous arracher aux épanchements de notre aimable hôte, si nous voulons continuer notre route. Elle serpente sous la voute des arbres au feuillage touffu, à travers lequel filtrent les rayons du soleil, produisant un demi-jour discret, comme pour nous inviter au recueillement avant d'arriver à l'endroit bénit qui, le premier, dans notre pays, fut témoin du plus austre de nos mystères.

Nous arrivons en quelques minutes en face du Havre de Jacques Cartier. Descendons de voiture et avançons à travers ces bouquets d'arbres jusqu'au bord de l'escarpement.

Nous voici devant la rade où vinrent mouiller, en 1535, les trois navires français : la *Grande Hermine*, la *Petite Hermine* et l'*Emerillon*. Cette rade porte indifféremment les noms de Havre de Jacques Cartier, de Mouillage des Anglais, et de Banc de la Prairie, sans doute à cause des prairies qui s'étendent au pied de cette côte.

Ouvrons la relation du pilote de Saint-Malo, et lisons le passage qui a trait à l'Île-aux-Coudres :

“ Le sixième jour du dit mois, vinsmes poser à une île qui fait une petite baie et couche de terre. Icelle île contient environ trois lieues de long et deux de large : et est une moult bonne terre et grasse, plaine de beaux et grandz arbres de plusieurs sortes ; et entre autres y a plusieurs coudres franches que trouvâmes fort chargées de noisilles, aussi grosses et de meilleure saveur que les nôtres, mais